

Camille Claudel



Portrait de Camille Claudel / Lætitia de Witzlewa - Pastel

Un film de Bruno Dumont

3B productions
Tél : 01 43 13 10 60
Email : contact@3b-productions.com

1. EXTERIEUR JOUR. AUBE

Au loin, dans la campagne provençale, une haute bâtisse se dresse. A flanc de coteaux, la végétation est prise par le givre hivernal. Le temps est froid et sec. La pâle lueur de l'aube se lève sur ces hauts murs entourés de champs d'oliviers et de haies de saules.

CARTON

1915, ASILE de MONTDEVERGUES, Près d'Avignon.

2. INTERIEUR JOUR. COULOIR DES BAINS. AUBE

A moitié déshabillée, debout dans un couloir, Camille se tient immobile. L'expression de son visage est tendue. Autour d'elle, des pensionnaires de l'asile se croisent. Elles sortent de la salle de bains, indifférentes à Camille.

Au même moment, la voix douce d'une femme l'appelle par son nom.

LA FEMME

- Mademoiselle Claudel! Venez, il faut vous laver. Cela fait trois jours maintenant, vous êtes sale...

La voix provient d'une religieuse de St Charles. La sœur porte une blouse. Elle tente vainement d'entraîner Camille vers la salle de bains. Toujours figée dans la même posture, Camille s'y refuse. Elle agite les mains pour chasser l'importune. Découragée, la nonne la laisse au milieu du flot de pensionnaires indifférentes à son incommodité.

La même religieuse revient accompagnée d'une soignante et d'une autre sœur. Elles entourent Camille.

LA RELIGIEUSE (*doucement*)

- Il faut passer au bain maintenant.

Avec délicatesse, le trio parvient à saisir Camille. Elle sort de sa torpeur puis se joint à leur marche vers la salle d'eau.

3. INTERIEUR JOUR. SALLE DES BAINS. AUBE.

Les soignantes allongent Camille de tout son long dans la baignoire. Avec douceur, elles la maintiennent immergée quand elle veut sortir. Très vite, Camille sent l'eau tiède apaiser ses nerfs. Les soignantes s'écartent. Elle se détend pendant que la religieuse la sermonne.

LA RELIGIEUSE

-Alors, vous voyez! C'est agréable.

Camille supporte sans broncher. Elle reste plongée un moment dans l'eau, comme pour oublier sa douleur et sa lucidité sur sa condition. Elle en ressort les traits de visage apaisés.

Sans attendre qu'elle sorte du bain, la sœur lui tend un drap. Hors de l'eau, grelottante, Camille est enveloppée dans le linge. Sa figure est bleuie par le froid de la grande salle d'eau. Abasourdie, elle serre le tissu contre elle. La soignante la prend par le bras et la dirige hors de la salle.

Elle l'emmène encapuchonnée à travers le couloir. Autour d'elles, à leur tour, d'autres pensionnaires vont au bain. Au milieu du va et vient un cri retentit.

4. INTERIEUR JOUR. COULOIR DES BAINS. MATIN.

Les basses lumières d'hiver traversent les nombreuses fenêtres du couloir. Les rayons de soleil éclairent le sol.

Toujours en silence, Camille, boitillante aux côtés de la sœur, avance dans le couloir de plus en plus sombre. La soignante la raccompagne jusqu'à sa porte.

5. INTERIEUR JOUR. COULOIRS DES CHAMBRES/ CHAMBRE de CAMILLE/ MATIN.

Camille, de retour dans sa chambre, enlève le drap qui la couvre. Ses vêtements sont posés sur son petit lit de fer. Des relents de moisi remontent depuis la petite chambre. Camille est écoeurée par l'odeur. Depuis le couloir, la religieuse attend patiemment qu'elle s'habille.

LA RELIGIEUSE

- Habillez-vous Mademoiselle Claudel. Je vous attends là.

Camille grelotte de froid. Lentement, elle commence à s'habiller les mains tremblantes.

Devant la porte, la sœur observe pleine de bienveillance les pensionnaires qui déambulent dans le couloir.

Sans crier gare, Camille sort brusquement de sa chambre vêtue d'une robe. Elle passe devant la religieuse et retient d'un geste de la main sa chevelure au-dessus de sa nuque. Puis à l'arrêt dans le couloir, elle baisse le bras, qui retombe le long de son corps. Elle se tient dos à la religieuse et l'attend. La religieuse passe devant elle. Camille la suit.

6. INTERIEUR JOUR. CUISINE. MATIN.

Des pommes de terres dans leur peau cuisent dans une casserole.

On voit qu'elles sont remuées de temps à autre.

On découvre Camille, debout, absorbée par sa tâche, qui surveille l'ébullition.

Puis avec une grande concentration, elle ajoute un œuf dans l'eau de cuisson.

Très calmement, Camille va s'asseoir sur une petite chaise à l'écart du réchaud. Attendant patiemment, elle pose ses mains à plats sur sa robe.

Le maintien digne, tout en jetant quelques coups d'œil en direction du réchaud, Camille se balance doucement d'avant en arrière sur sa chaise. Perdue dans ses pensées, elle attend.

Après un moment d'attente, Camille se lève afin de vérifier la cuisson de ses pommes de terre. D'une fourchette, elle les pique. Puis les trouvant encore un peu trop fermes, elle se rassoit en restant très concentrée sur la cuisson de son repas. Les traits de son visage se contractent.

Camille, toute à sa réflexion entend soudain une voix masculine qui la tire de sa rêverie.

Un interne se tient debout à l'entrée des cuisines.

L' HOMME

- *Que faites-vous dans les cuisines, vous ?*

Camille la tête levée dans sa direction lui répond:

CAMILLE

- *Je prépare mon repas.*

L'interne s'approche d'elle et insistant, l'interroge à nouveau sur sa présence.

L'INTERNE

- *Pourquoi vous n'êtes pas avec les autres dans la salle à manger ? Je ne comprends pas, que faites-vous ici ?*

CAMILLE

- *Les autres femmes sont trop bruyantes...*

L'INTERNE

- *C'est contre le règlement. Retournez à la salle à manger.*

Camille le fusille du regard. L'interne tente alors de l'emmener par le bras. Furieuse, Camille lève la main comme pour le gifler. Au même moment, une religieuse intervient en l'appelant doucement depuis le couloir.

LA RELIGIEUSE(*à mi-voix*)

-*Mademoiselle Claudel...*

Entendant son nom, Camille retient son geste. L'interne la lâche et s'approche de la surveillante. En aparté, la religieuse explique discrètement à l'interne :

LA RELIGIEUSE

- *Vous savez, Mademoiselle Claudel craint tellement d'être empoisonnée qu'elle a été autorisée à cuisiner ses repas.*

Sans un regard pour la jeune femme, l'interne quitte la cuisine. Rassérénée, Camille déverse le contenu de la casserole dans son assiette.

Elle emporte son repas et traverse la cuisine. Sur le pas de la porte, la religieuse l'attend.

La sœur et Camille longent le couloir bruissant des voix des pensionnaires en direction de la salle à manger du grand pensionnat des dames.

7. INTERIEUR JOUR. SALLE A MANGER. MATIN.

La salle à manger au confort bourgeois est meublée dans un style cosu. Un grand lustre est suspendu au centre de la pièce. Un gros poêle chauffe la grande salle à manger. La table est dressée.

Trois pensionnaires s'attardent encore. Parmi elles, une récalcitrante pousse des cris aigus. Une jeune aide en blouse débarrasse les plats et les dernières assiettes.

Une domestique assise à la table du repas aide la plus impotente à terminer.

Camille arrive dans le délitement du service, et ramasse au passage des couverts sur une desserte. Elle vient s'adosser contre le poêle sur lequel elle pose son assiette. Elle mâche consciencieusement ses œufs et ses pommes de terre tout en observant la pensionnaire énervée.

Cette dernière crie toujours plus fort en s'agitant de plus en plus. Lassée, Camille quitte sa place et s'adresse à la surveillante:

CAMILLE

- *Puis-je aller au calme?*

La surveillante acquiesce. Tenant son assiette à la main, Camille sort et disparaît dans l'ombre du couloir.

8. INTERIEUR JOUR. COUR. DEBUT APRES MIDI.

Dans la petite cour arborée qui jouxte le bâtiment du grand pensionnat, tout est figé dans le profond hiver et déjà brûlé par les gels.

Camille s'assoit sur une vieille chaise sous une tonnelle.

Sans manteau, Camille, frissonnante, finit tranquillement son assiette. Elle regarde les arbres et la végétation prise dans le givre, elle est rejointe par une jeune pensionnaire au visage ossifié.

Autour d'elles, les ramures torsadées des grands peupliers se découpent sur le fond du ciel, telles des sculptures géantes.

La jeune demeurée oscille sur place dans un mouvement de balancier. Ce rythme semble l'apaiser.

Tout en continuant de mâcher, Camille observe cette femme à l'air si absent. Son regard s'assombrit à sa vue. D'un trait, Camille est anéantie. La brusque intrusion de cette femme la renvoie à sa condition commune et glaçante.

Le paysage d'hiver, devant les yeux de Camille, ravive sa perception. Alors Camille tourne à nouveau les yeux vers la cour. Ses pupilles dilatées regardent la nature figée par le gel, reflet de sa morne existence.

Obnubilée par cette vision, Camille se lève brusquement comme pour s'enfuir loin de la jeune demeurée. Elle s'éloigne un peu, puis au souvenir de la pauvre fille revient sur ses pas. Par crainte du froid, Camille la prend doucement par le bras. Dans l'autre main, elle tient toujours son assiette vide et ses couverts.

CAMILLE

- *Viens, il fait trop froid.*

Camille l'entraîne alors avec elle.

9. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Camille accompagne la jeune femme jusqu'au cloître. Puis elle retourne sur ses pas.

10. INTERIEUR JOUR. SALLE A MANGER. APRES MIDI.

Dans la salle à manger déserte, elle dépose son assiette et ses couverts sur la desserte. Là, elle s'empare d'un pichet et se verse un verre d'eau. Encore émue, elle boit. Puis désœuvrée, elle repart vers le corridor.

11. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Deux femmes oisives déambulent sans but dans la galerie du cloître sous la garde d'une surveillante. La lumière de l'après midi projette les ombres de leurs silhouettes sur les colonnes et le petit jardin carré. Les deux pensionnaires avancent, s'arrêtent, repartent. Camille, dans ses pensées, les croise sans leur prêter attention.

Derrière elle, surgit un homme d'un certain âge en blouse blanche qui l'interpelle par son nom.

LE DOCTEUR

- *Mademoiselle Claudel, que s'est-il passé aux cuisines ?*

Camille, surprise, se retourne vers lui.

Elle hausse les sourcils et prend l'air faussement étonnée.

LE DOCTEUR

- *Auriez-vous levé la main sur un interne Mademoiselle ?*

CAMILLE

- !!!!!.... *Je m'étonne qu'il n'ait pas été averti du danger que je cours ici.*

Le docteur ne réplique pas et la laisse discourir.

CAMILLE

- *Il voulait me faire sortir de la cuisine. Il ne savait pas qu'on m'a permis de préparer ma nourriture.*

LE DOCTEUR

- *Je vous rappelle qu'on vous a donné cette autorisation pour votre tranquillité.*

CAMILLE

- *J'en suis bien consciente Docteur.*

Le médecin lui laisse un instant de réflexion.

LE DOCTEUR

- *Votre frère, Paul, viendra vous visiter samedi.*

C'est une flambée de joie qui illumine à cet instant les yeux de Camille. Son visage rayonne. Elle remercie le docteur avec effusion.

CAMILLE (*volubile*)

- *Merci Docteur, J'ai tellement attendu... Vous savez que je n'ai pas d'autre espérance que d'être auprès des miens et de rentrer chez moi à Villeneuve, de me remettre à mon cher travail. Je n'ose imaginer qu'ils me garderont encore ici bien longtemps, à avoir tant de peine, n'est-ce pas ? Dès que cette maudite guerre finie.*

(*un temps*)

- *Vous me l'assurez Docteur ?*

Touché par son enthousiasme, le Docteur acquiesce gentiment de la tête. Puis il regagne son bureau à proximité.

12. EXTERIEUR JOUR. PARVIS CHAPELLE. APRES MIDI.

Revigorée par la perspective de la prochaine visite de son frère Paul, Camille, sans manteau, traverse la cour de l'asile vers la chapelle. L'excitation est si forte qu'elle ne ressent plus le froid extérieur. A ses côtés, les ifs se dressent avec vigueur le long de sa marche triomphale.

Camille pénètre dans la chapelle.

13. EXTERIEUR JOUR. CHAPELLE. APRES MIDI.

Dans la chapelle vide, Camille s'assoit en face du chœur : heureuse de la venue de son frère, elle s'y recueille comme il pourrait le faire. Le visage fervent, elle s'absorbe humblement dans la contemplation de l'autel.

Elle est soudain interrompue par des gloussements. Elle remarque alors une femme qui se tient à la place ordinaire du prêtre. Devant cette folle, un missel est ouvert sur un pupitre. Elle singe une lecture et pousse des cris perçants qui résonnent sous les hautes voûtes de la chapelle.

Camille ne s'en irrite pas.

L'insensée reste sans réaction devant elle.

Camille, les yeux grands ouverts dans la lumière des vitraux qui nimbe l'abside d'un léger halo, quitte sa place. Dans l'allée centrale, Camille expulse alors un cri similaire à celui de la folle et sourit malicieusement. La femme reprend à tue-tête son cri en écho.

14. EXTERIEUR JOUR. PARVIS CHAPELLE. APRES MIDI.

Sur le parvis, l'air enjoué, Camille regarde la grande allée arborée de l'asile. L'ordre du jardin répond à celui des bâtiments. Devant elle, des malades et des soignantes circulent dans les allées.

L'excitation retombée, Camille se dirige vers son pensionnat. Soudain elle est rejointe puis devancée par la folle de la chapelle. Cette dernière jette constamment des coups d'œil en arrière. Comme dans un jeu, elle surveille tout du long l'allure de Camille. Soucieuse de préserver sa sérénité retrouvée, Camille s'accommode de son manège.

15. EXTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Camille et la folle de la chapelle arrivent dans la galerie du cloître. Vainement, Camille la prévient.

CAMILLE

- Tu vas te faire disputer, tu n'as pas le droit d'être là.

16. INTERIEUR JOUR. SALON DES DAMES. APRES MIDI.

Les deux femmes sont à peine arrivées au Salon des dames que déjà une religieuse accourt.

LA RELIGIEUSE

- Vous n'avez rien à faire là. Je vais vous reconduire dans vos quartiers.

La religieuse l'emmène.

Des pensionnaires occupées à des jeux de société hurlent tous les diables.

Ce brouhaha incessant indispose Camille qui se retire aussitôt.

17. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Camille s'éloigne dans la galerie du cloître. Elle aperçoit la sœur qui emmène la pensionnaire.

Camille monte les marches vers l'étage.

18. INTERIEUR JOUR. COULOIR DES CHAMBRES. APRES MIDI.

Camille se dirige vers sa chambre dans le couloir vide.

19. INTERIEUR JOUR. CHAMBRE CAMILLE. APRES MIDI.

Camille s'assoit à sa table sous la petite fenêtre qui laisse passer la lumière du jour.

Dans le fouillis de son bureau, elle prend un crayon, et se prépare à écrire.

Son humeur a changé et son regard se voile de tristesse.

Soudain l'émotion et l'excitation contenues depuis l'annonce de la prochaine visite de Paul la submergent. Elle éclate en sanglots.

Tête baissée, buste droit, elle laisse couler les larmes.

Puis des soubresauts agitent son corps. Les pleurs déforment son visage. Ce sont des larmes de joie à l'idée de la venue de Paul mais aussi des larmes de l'abandon dans lequel elle est.

Plantée à sa porte, une pensionnaire hébétée la regarde en riant nerveusement.

Sentant sa présence, Camille se retourne vivement vers elle. Elle ravale alors son chagrin, et faisant bonne figure, lui demande :

CAMILLE

- *Que fais- tu là ? Tu me regardes pleurer ?*

La pensionnaire demeurée ne répond rien. Camille se lève, la prend par la main, et l'entraîne plus loin dans le couloir. Cette intrusion permet à Camille de reprendre une contenance.

20. INTERIEUR JOUR. COULOIR DES CHAMBRES. APRES MIDI.

Camille fait quelques pas en compagnie de la pensionnaire agitée. La tenant par le bras, elle l'entraîne dans le couloir. Une soignante en alerte, inquiète, s'avance vers elles.

LA SOIGNANTE

- *Mademoiselle Claudel, merci beaucoup, je l'ai cherchée partout.*

Camille, sans un mot, lâche le bras de la pensionnaire. Puis dans ses pensées et avec détermination, reprend sa marche en traînant les pieds.

21. INTERIEUR JOUR. ESCALIERS. FIN APRES MIDI.

L'obscurité envahit progressivement l'escalier menant au rez-de-chaussée. Camille descend les marches tout en observant les changements de lumière. Son regard erre sur le sol suivant les rayons du couchant.

22. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. FIN D'APRES MIDI.

Camille traverse la galerie déserte du cloître.

23. EXTERIEUR JOUR. GRAND JARDIN. FIN APRES MIDI.

Dans l'enceinte du jardin clos, Camille est debout sous une arche, à côté d'un banc de pierre. Une buée sort de sa bouche. L'air ambiant est froid.

Au milieu des massifs et des plates-bandes dénudées s'élanche la flamme verte d'un if. Sous les yeux de Camille se dessine une fine crête. Les collines provençales s'étendent au loin. Camille regarde le paysage. Ses grands yeux errent sur l'horizon et se perlent de larmes.

24. EXTERIEUR JOUR. GRAND JARDIN. FIN APRES MIDI.

Une toute jeune religieuse traverse le cloître en direction de Camille. Elle la rejoint et s'arrête près d'elle. La jeune sœur observe un instant dans le recueillement la vue qui s'étend sous leurs yeux avec un doux sourire.

Les deux visages s'emplissent du même émerveillement. Toujours aussi émue, Camille lui rend son sourire. En silence, elles regardent la nature.

Sans un mot, la sœur reprend le chemin du retour. Elle se dirige vers le couloir. Camille se lève et la suit.

25. INTERIEUR JOUR. SALON DES DAMES. FIN APRES MIDI.

Le salon est meublé d'un opulent mobilier Second Empire qui respire le confort.

Un calme apaisant baigne la pièce.

Deux patientes tranquilles somnolent, engourdies dans leurs fauteuils par la moiteur de la fin d'après-midi.

Le clair obscur teinte les lieux d'une légère ombre mauve.

Camille entre et va posément s'installer dans un siège libre à l'opposé de l'entrée.

Soutenue par les accoudoirs en col de cygne ornés de dentelles légères, Camille reste songeuse.

Elle se laisse doucement gagner par l'engourdissement général et laisse son esprit vagabonder.

La lueur du crépuscule gagne insensiblement le salon des dames.

Les lourds rideaux d'un vert passé qui encadrent les fenêtres filtrent les derniers rayons du jour.

Les yeux de Camille suivent machinalement les moindres diffractions de lumière.

Des lueurs dansantes se faufilent entre les meubles et les objets de la pièce. Camille s'absorbe dans cette contemplation silencieuse.

Des particules de poussière en suspension capturent les derniers feux du couchant.

Camille fascinée, les fixe de ses grands yeux clairs.

Elle commence à discerner la lutte que livre la clarté du jour contre l'envahissement progressif de l'obscurité crépusculaire.

Dans ce jeu d'ombres et de lumières, les visages endormis et hagards des femmes se transforment en faces grimaçantes sous le regard interrogatif de Camille.

Cette vision surréaliste traverse fugitivement son esprit puis s'estompe avec les derniers reflets du jour.

La cloche du dîner la tire soudain de sa torpeur.

Les femmes assoupies se redressent à leur tour. Avec lenteur, elles se préparent à rejoindre la salle à manger.

Camille, désespérée, traîne encore.

Elle est la dernière à disparaître dans le vestibule.

25. INTERIEUR SOIR. CLOITRE.

Le couloir résonne du claquement des chaussures des pensionnaires.

Elles affluent de tous côtés vers l'entrée de la salle à manger.

Camille toujours à la traîne rejoint le flot des premières arrivées et s'insère dans le rang, stoïque.

26. INTERIEUR SOIR. CORRIDOR.

Camille traverse le couloir envahi de pensionnaires affamées et file en direction des cuisines.

27. INTERIEUR SOIR. CUISINE.

Dans une casserole cuisent deux œufs et des pommes de terre non pelées.

Camille, assise à sa place habituelle surveille patiemment la cuisson de son repas.

Une fille du pays s'affaire à ranger des ustensiles tout en la dévisageant au passage.

Camille ne lui prête pas d'attention particulière et subit cependant ses va-et-vient.

La jeune fille s'arrête enfin en face d'elle et lui dit avec l'accent du pays:

LA JEUNE FILLE

- Vous savez, ici, on ne vous veut aucun mal Mademoiselle Claudel. Personne ne vous empoisonnera.

Camille étonnée des propos que lui tient cette fille reste muette et sourit faiblement pour masquer sa gêne.

La jeune fille mal à l'aise et apeurée retourne alors à ses occupations, le visage empreint de sollicitude.

Camille se lève et jugeant la cuisson dans les volutes de vapeur reprend contenance avec un maintien assuré.

28. INTERIEUR SOIR. SALLE à MANGER.

Arrivée tard à la salle à manger, Camille s'isole à une table avec son assiette.

Au fur et à mesure que les pensionnaires terminent leur repas, le remue ménage s'atténue.

Camille mange délicatement ses œufs et ses pommes de terre sans se laisser distraire par le bruit environnant.

La jeune fille de la cuisine réapparaît. Elle débarrasse et nettoie les tables vides avec une éponge.

Camille la remarque alors et l'apostrophe en la fixant du regard.

CAMILLE

- *Comment t'appelles-tu ?*

LA JEUNE FILLE

- *Blanc.*

CAMILLE(*Chuchotant*)

- *Blanc, tu pourrais poster en secret une lettre que je te donnerai?*

Le visage timide de la jeune fille s'éclaire.

Un instant, elle reste interloquée puis opine de la tête avec une extrême bonté.

Camille pleine de gratitude lui sourit et s'empresse de lui demander :

CAMILLE

- *Aurais-tu une adresse pour la réponse?*

LA JEUNE FILLE

- *Chez ma mère, à la tour Philippe le Bel, à Villeneuve-les-Avignon.*

Elle esquisse une petite révérence maladroite devant Camille puis s'esquive.

Etonnée de la facilité avec laquelle les choses se sont déroulées entre elles, Camille lâche un soupir de soulagement.

Puis elle débarrasse son couvert et le dépose sur la desserte de la salle à manger.

Une surveillante reste seule avec une patiente qui n'en finit pas de dîner.

29. INTERIEUR NUIT. CHAMBRE CAMILLE.

Camille est dans son lit les yeux grands ouverts.
Elle réfléchit à la lettre qu'elle veut envoyer.

(Off)

Ma chère Henriette,

C'est de bien loin que je vous écris !... Ce n'est plus de mon joli petit atelier du quai Bourbon ... Depuis le jour où j'ai été enlevée de chez moi par la fenêtre, j'ai bien essayé souvent de communiquer avec vous ! Pas moyen, je suis surveillé la nuit comme le jour, comme une ciminelle. Je ne sais pas si cette lettre vous parviendra ! ... J'ai été internée d'abord à Villa Evrard, puis sous prétexte de la guerre, on nous a transporté à Montdevergues près d'Avignon. Inutile de vous raconter ce que j'ai souffert depuis que j'ai été arrachée de mon atelier pour être enfermée dans ces horribles maisons ! ... Dans les commencements mon cousin, Charles Thierry, a essayé de me tirer de là mais depuis je n'ai plus de nouvelles ! Chère Henriette ! Si vous pouviez m'écrire et me donner de vos nouvelles et de vos chers enfants, vous me ferez bien plaisir...

...Ne parlez à personne de ma lettre car vous me feriez des ennuis et si voulez, répondez-moi à cette adresse ...Madame Veuve Blanc, Tour Philippe le Bel à Villeneuve-lès-Avignon près d'Avignon (Vaucluse). Cette personne a été assez bonne pour m'offrir son aide. Mettez donc une grande enveloppe à l'adresse ci-dessus et une autre plus petite à mon nom.

...Recevez chère Henriette mes biens sincères amitiés pour vous et vos chers enfants.

Mademoiselle Camille Claudel

A Montdevergues par Montfavet, Vaucluse.

Camille s'endort paisiblement.
Au dehors la lune luit.

VENDREDI

30. EXTERIEUR JOUR. PARVIS CHAPELLE. AUBE.

L'aube se lève.

La cloche tinte sur Montdevergues et l'asile encore couvert de givre. Une silhouette sort du bâtiment du pensionnat. Elle tient un objet fortement serré sur sa poitrine.

Vivement, elle franchit la cour vers la chapelle.

31. INTERIEUR JOUR. CHAPELLE. AUBE.

Les rayons de l'aube traversent les vitraux.

Seule à cette heure matinale une silhouette se recueille dans la première travée.

Camille agenouillée sur un prie-Dieu, lit à voix sourde un missel ouvert devant elle.

Au fil de sa lecture, son visage s'éclaire, empreint de lucidité et d'apaisement.

Satisfaite, Camille referme son livre et se signe.

Dans l'allée centrale, elle fait une gémflexion devant l'autel puis sort de la chapelle.

32. EXTERIEUR JOUR. PARVIS CHAPELLE. MATIN.

Sur le parvis, la vive lumière matinale l'éblouit et lui fait cligner des yeux après la pénombre de la chapelle.

Elle s'arrête un instant et porte la main en visière sur son front. Son regard porte loin au-delà des murs de l'asile, sur la plaine et les collines ensoleillées.

Entendant un bruit de porte et des sons de voix, Camille se retourne. Une religieuse accompagnée d'une sœur très âgée, se dirige vers elle. Elle adresse un salut amical à Camille qui le lui retourne d'un signe de tête.

Le missel sur son cœur, Camille file vers les jardins.

33. EXTERIEUR JOUR. JARDINS. MATIN.

Dans les jardins clos plantés d'arbres, Camille se promène le long du sentier sinueux.

Les platanes aux troncs massifs et les buissons dénudés par l'hiver sont pris dans le givre.

34. EXTERIEUR JOUR. COLLINE. MATIN.

Les brumes matinales se dissipent au-dessus des collines et des champs de Montdevergues.

Devant Camille, le paysage provençal se déroule à perte de vue sous une vive lumière.

Elle se tient droite, le regard au loin et s'imprègne de cette vision. Emue par ce spectacle, ses yeux s'embuent.

Camille se penche humblement vers le sol, ramasse une motte de terre, et se relève lentement. Avec attention elle la considère un moment.

Ses doigts façonnent mystérieusement une forme qu'elle fractionne aussitôt.

Elle s'empresse de la jeter à terre, ainsi défaite.

Camille regarde sa main et les traces de terre qu'elle efface à peine de ses doigts.

Ses yeux s'embuent de larmes au souvenir du modelé qu'elle a esquissé.

Les deux religieuses croisées sur le parvis de la chapelle rejoignent Camille perdue dans ses souvenirs.

LA RELIGIEUSE

- Belle journée, Mademoiselle Claudel, n'est-ce pas?

Camille grimace la gorge nouée. Les religieuses passent lentement leur chemin et continuent leur promenade.

Camille se retrouve seule et misérable. De sa main, elle essuie sa manche. Elle se ressaisit et repart vers le cloître.

35. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. MATIN.

Camille est assise sur un banc dans la galerie froide du cloître du pensionnat.

Comme chaque jour, elle reste à ne rien faire et attend sur le même banc.

D'un signe de tête, elle rend leur salut aux femmes qui passent par là.

FEMMES

-Bonjour Mademoiselle Claudel

Devant elle une porte s'ouvre: une pensionnaire sort, suivie du docteur en blouse blanche qui l'avait interpellée la veille.

Il l'invite à le suivre dans son bureau.

36. INTERIEUR JOUR. BUREAU DU DOCTEUR. MATIN.

Dans le bureau, Camille s'assoit face au médecin.

Elle commence à se plaindre à lui et débite sur un ton monocorde ses récriminations :

CAMILLE

- Je vous ai demandé Docteur, plusieurs fois, de me laisser voir ma famille... J'espère que vous accéderez favorablement à ma demande car il y a longtemps que je suis ici sans savoir pourquoi ! ...

Le docteur hausse les sourcils en signe d'étonnement et écoute sans rien dire.

CAMILLE

- ... Je comprends que c'est l'intérêt de ces beaux messieurs qui se sont jetés sur mon atelier pour emporter toutes mes œuvres de me laisser le plus longtemps possible en prison ... Ils sont bien pressés de jeter l'éteignoir sur cette femme qui serait pour eux une accusation vivante, fantôme gênant de leur crime... Il n'y a pas de danger, ils ne me laisseront pas sortir . Rodin les tient dans ses griffes, ils sont forcés de lui obéir... C'est Rodin qui s'est servi d'eux pour s'emparer de mon atelier, mais aussi il les tient dans ses griffes, ils ne peuvent plus bouger sans sa permission. Depuis plusieurs années déjà, l'affaire était

combinée de façon à ce que je n'en puisse pas réchapper. Depuis longtemps, je n'osais plus sortir de chez moi : chaque fois que je m'absentais, des messieurs pénétraient chez moi par la fenêtre, fouillaient dans mes albums et mes croquis sur lesquels ils faisaient main basse. C'est Rodin qui les avait dressés à faire le même métier qu'il faisait depuis de nombreuses années, ils trouvaient ainsi en eux des complices et une excuse. Mais en même temps, il s'était arrangé pour les tenir dans ses griffes... Pendant qu'ils pénétraient chez moi par la fenêtre il les faisait photographier sur le quai d'en face par un photographe des ses amis. Possédant ces photographies ils ne pourront plus bouger sans sa permission, ils sont forcés de faire tout ce qu'il veut. Aussi espère-t-il se servir d'eux pour me détruire tout à fait, ils ne peuvent pas faire autrement que de lui obéir. Je vous les nommerais bien si je voulais, ceux qui pénétraient chez moi pour fureter dans mes albums ... Si je suis encore ici d'ici quelque temps ... je vous les nommerais. Ca vaut bien la peine... Vous voyez que dans toute cette affaire, tout est arrangé pour ma perte, tout le monde a intérêt à me perdre, ma famille aussi puisque pendant que je suis enfermée ici, le gremlin a profité de ça pour faire donner mon héritage à ma sœur, et que par conséquent ma sœur a tout intérêt à ce que je ne sorte plus !

Et quant à vous monsieur le docteur, je vous conseille de prendre garde ! Ces Messieurs (Rodin et compagnie) se sont servis de vous pour me séquestrer, c'était pour vous donner toute la responsabilité (Eux, ils sont par derrière, on ne les voit pas).

Maintenant, ils vont essayer de vous détruire, car ils voudraient mettre à votre place un autre docteur très méchant qui serait chargé de m'achever. Je vous conseille de vous méfier !... Je vous prie de faire votre possible pour me libérer. Je n'ai pas l'intention de rien réclamer . Je ne suis pas assez forte pour ça. Je me contenterai de vivre dans mon petit coin comme j'ai toujours fait. La vie que je mène ici, ne me convient pas. C'est trop dur pour moi. Excusez-moi de vous parler franchement.

LE DOCTEUR (*avec amabilité*)

- *Voilà tout de même plus de 22 ans que vous avez rompu de Monsieur Rodin .*

Il conclut:

LE DOCTEUR

- *Votre frère ne vient-il pas vous voir demain, Mademoiselle Claudel ?*

Camille acquiesce, marque un temps et se lève pour partir. Le docteur la reconduit plein de sollicitude. De la tête, elle le salue et sourit soulagée d'avoir craché son venin.

37. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. MATIN.

Camille avance le long des colonnes, tête baissée, dans la galerie. L'ombre de son mal plane sur son visage, qui reste marqué du même sourire et de sa malice. Elle va vers le grand jardin.

38. EXTERIEUR JOUR. GRAND JARDIN. MATIN.

Dans le grand jardin, Camille, debout près d'une chaise, s'est isolée contre le pilier du préau. Comme à l'accoutumée elle ne fait rien.

Un peu plus loin, une surveillante garde l'œil sur une pensionnaire entravée, qui déambule dans une allée.

Dans l'atmosphère matinale le jardin s'éveille.

Camille s'occupe à observer les moindres changements survenus au milieu de l'hiver : les premiers bourgeons apparaissent sur les branches.

LA SURVEILLANTE (*à la pensionnaire*)

- *Mademoiselle, il faut rentrer maintenant.*

La pensionnaire fait la sourde oreille.

LA SURVEILLANTE (*fermement*)

- *Venez. Il faut rentrer.*

A son injonction, la pensionnaire commence à crier et gesticuler. Camille observe l'esclandre.

La malade, les poignets attachés et ceinturés autour de sa taille, se débat furieusement. La surveillante attend qu'elle se calme. Enfin la malade épuisée s'immobilise.

Camille soupire de lassitude. Cette violence continuelle brise son espérance. Elle détourne les yeux pour se soustraire à ce spectacle qui l'afflige et repart vers le pensionnat.

39. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. MIDI.

Camille retourne s'asseoir sur son banc.

Abattue, elle regarde dans le vague. Elle endure son ennui et tente de rester digne. Sans faux-semblant, l'expression de son visage ne masque pas son désœuvrement et la lassitude de son abandon.

Au milieu de sa solitude elle aspire à retrouver sa liberté, la liberté de son enfance sur la terre sacrée de Villeneuve, où son âme était emplie d'espoir et toute puissante.

Armée de patience, elle reste calmement assise, sans se préoccuper des va-et-vient des quelques pensionnaires de l'asile, des domestiques, des religieuses et des filles de service.

Tous les jours, la galerie du cloître s'anime à la même heure.

Le passage d'un petit groupe de trois pensionnaires accompagné d'une religieuse tire Camille de sa rêverie.

A cet instant une jeune femme sort du rang, la même qui était venue au jardin la veille à l'heure du déjeuner

Elle vient s'asseoir contre Camille.

LA RELIGIEUSE

- *Revenez Mademoiselle.*

La jeune femme reste sourde à son appel. Elle s'agrippe à l'épaule de Camille.

Voyant cela, la religieuse dit :

LA RELIGIEUSE

- *Nous partons en promenade, Mademoiselle Claudel, vous venez avec nous?*

Sans réfléchir et pour ne pas affronter le tumulte qu'une décision contraire aurait généré, Camille se lève et se joint à elles.

La jeune femme réintègre la file, l'œil sur Camille qui ferme la marche.

40. EXTERIEUR JOUR. CAMPAGNE MONTEE. MIDI.

Le soleil de midi brille sur la campagne et les champs de Montdevergues.

Hors de l'asile, le petit groupe grimpe le long d'un chemin de terre à flanc de colline.

Sous l'effet du grand air et de l'activité, les visages commencent à se détendre.

Les femmes s'écartent les unes des autres, éreintées par leur marche. La fatigue qui les unit à ce moment les rend toutes semblables et efface mystérieusement leurs différences.

La religieuse, la domestique comme les pensionnaires, reprennent leur souffle.

41. EXTERIEUR JOUR. CAMPAGNE HALTE. MIDI.

Les femmes fatiguées font une halte. L'une s'assoit sur le bas-côté, l'autre s'adosse à un tronc d'arbre, une autre encore s'isole plus loin. Hors d'haleine, la religieuse les encourage toutes avec vivacité.

LA RELIGIEUSE

- *Allons, Mesdemoiselles, courage.*

Camille accuse le coup debout à l'écart sur le sentier. La jeune démente, allongée sur le dos, s'époumone dans l'herbe. Camille prend sur elle et comme les autres, regarde sa camarade.

Dans une grande confusion, les pensionnaires s'amuse à échanger leurs impressions sur cette dure ascension.

Elles finissent par retrouver leurs esprits.

LA RELIGIEUSE

- Ca nous a fait du bien cette promenade... Mesdemoiselles, il va falloir rentrer.

Epuisées, les femmes ne répondent pas. Sous les rayons éblouissants, elles regardent au sud vers la pente et anticipent le plaisir de la descente.

42. EXTERIEUR JOUR. CAMPAGNE DESCENTE. MIDI.

Avec des mouvements désordonnés, les femmes réjouies dévalent la pente les unes derrière les autres. Leurs pieds foulent à toute allure les pierres du sentier bordé de haies et d'arbres fruitiers.

Camille reste plus réservée. Pourtant un sourire fugitif presque enfantin affleure sur son visage. Ses joues rougies par l'effort se perlent de sueur.

43. EXTERIEUR JOUR. ENTREE ASILE. MIDI.

La troupe arrive devant l'entrée gardée de l'asile.

Elle remonte la longue allée arborée jusqu'au perron. De retour à la réalité du pensionnat, désenchantée, chacune retrouve sa démente et ses manies.

Les pensionnaires disparaissent en bon ordre à l'intérieur du bâtiment. La cloche sonne l'heure du repas.

44. EXTERIEUR JOUR. COUR. APRES MIDI.

Camille est seule dans la petite cour du pensionnat.

Assise à sa place habituelle, elle mange comme à l'ordinaire des œufs durs accompagnés de pommes de terre cuites dans leur peau.

Préférant le froid de la cour au tumulte de la salle à manger, elle avale paisiblement une bouchée après l'autre.

A travers les murs, des cris assourdis de pensionnaires parviennent du réfectoire au milieu du piaillage des oiseaux dans les arbres.

Dérangée par le vacarme des volatiles, Camille se lève pour les chasser avec de grands gestes.

CAMILLE

- Allez vous-en !

Camille se rassied, satisfaite de la tranquillité retrouvée.

Lentement, elle déguste son œuf avec gourmandise.

En même temps, Camille contemple les jeux d'ombres et de lumière sur les arbustes et les buissons du jardin.

Seule la vision de ce spectacle quotidiennement renouvelé lui donne la mesure du temps qui passe et élève sa conscience au-delà de l'ordinaire.

La cloche tinte et la tire de sa rêverie. Les yeux encore écarquillés, elle se lève et se dirige vers le pensionnat.

45. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Camille, avec ses gestes coutumiers dépose son couvert sur la desserte de la salle à manger.

Revenue dans la galerie du cloître, Camille reprend sa place habituelle sur le banc, mains sur son giron, prête à faire face aux grandes heures informes de l'après midi.

Soudain, des acclamations et des applaudissements lointains viennent rompre le silence du lieu.

Curieuse, Camille se lève, en quête de cette soudaine agitation qui perturbe le pensionnat. Elle traverse le cloître jusqu'au bout, et s'arrête devant la dernière porte. Elle l'ouvre.

46. INTERIEUR JOUR. THEATRE. APRES MIDI.

Camille pousse la porte et pénètre mollement dans une grande salle. Le théâtre de l'asile de Montdevergues occupe le rez-de-chaussée du grand pensionnat des femmes.

Deux malades, dont l'une est déguisée en homme, se tiennent sur la scène. Trois autres sont assises dans une travée à côté d'une religieuse debout au bas de l'estrade.

La sœur est en train de réprimander les apprenties comédiennes sur les planches.

Camille se rapproche à hauteur d'une pensionnaire qui assiste à la répétition et lui adresse un sourire. Camille s'assoit derrière elle.

L'altercation se termine. Les femmes réintègrent leurs positions sur la scène. Elles reprennent leur jeu : il s'agit d'un mimodrame dans lequel un homme courtise une femme.

Le silence règne dans la salle.

Camille observe attentivement le spectacle mimé par les deux pensionnaires. Leurs gesticulations caricaturent l'envie amoureuse. L'outrance du jeu des femmes, leurs grimaces, leur interprétation bouleversent Camille.

Des larmes commencent à lui monter aux yeux. Brusquement elle se lève et quitte la salle sans un regard pour les comédiennes.

47.INTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Dans la galerie, Camille, oppressée, s'adosse au mur. Sa poitrine se soulève sous les battements désordonnés de son cœur. Son visage se crispe de souffrance. Le spectacle auquel elle vient d'assister a ravivé sa rancœur à l'égard de l'engeance des hommes. Elle porte la main à sa gorge.

Sa voisine du théâtre arrive et l'observe à distance, le regard vide d'expression. D'abord intimidée par l'attitude de Camille, elle hésite un instant. Elle finit par se rapprocher d'elle jusqu'à la toucher. Camille la repousse violemment et lui crie:

CAMILLE

- *Dégage toi de moi ! Dégage toi de moi !*

La malheureuse reste pantoise et bouche bée face à la fureur de Camille qui la fusille du regard. Affolée, la femme pousse soudain des hurlements de frayeur. Elle alarme tout le pensionnat.

Une jeune sœur accourt:

LA SŒUR (*à Camille*)

- *Mais que se passe-t-il, Mademoiselle Claudel ?*

Camille hagarde ne répond pas. La sœur se tourne vers la malheureuse qui hurle de plus belle. Puis elle tente en vain de la calmer. Une autre religieuse se porte à leur secours. Elle la prend dans les bras. La malheureuse s'apaise enfin.

La sœur restée près de Camille lui demande:

LA SŒUR

- *Qu'est-ce qui ne va pas, Mademoiselle Claudel?*

Camille prend sur elle pour répondre.

CAMILLE (*plus posément*)

- *...Je n'en puis plus !... les maisons de fous... Ce sont des maisons exprès pour faire souffrir ... On n'y peut rien, surtout quand on ne voit jamais personne ... Je suis tellement désolée de continuer à vivre ici que je ne suis plus une créature humaine ... Je ne puis plus supporter les cris de toutes ces créatures, cela me tourne le cœur !*

La sœur, pleine de compassion, écoute Camille se plaindre. Dans le cloître, le calme est enfin rétabli. La sœur prend son temps pour lui répondre en choisissant soigneusement ses mots.

LA SŒUR

- *Peut- être devriez vous en parler avec votre frère, Mademoiselle Claudel, vous allez recevoir sa visite demain !*

Camille reprend son monologue. La religieuse l'écoute avec beaucoup de douceur.

CAMILLE

- *... Dieu que je voudrais être chez moi à Villeneuve ! Je suis dans des angoisses mortelles en pensant à tout ce qui peut se passer chez nous pendant que je suis enfermée ici ! Quel malheur si Maman venait à mourir pendant que je suis ici sans pouvoir bouger ! ... Quelle inquiétude pour moi ! Car Maman ne l'avoue pas mais elle n'est pas heureuse !...*

La sœur écoute généreusement.

CAMILLE

- *... Quand je pense que mon pauvre Papa est déjà mort sans que j'en aie rien su et qu'il réclamait sa fille, sa fille ! Et que sa fille n'est pas venue !... Maman m'a écrit une lettre il y a quelques jours mais elle ne me parle pas du tout de me retirer, il n'est pas encore question que je sorte !*

La sœur opine de la tête. Sans savoir que répondre, elle se tait. Gênée, elle change de conversation :

LA SOEUR

- *Je suis si heureuse de vous voir chaque matin à la chapelle.*

CAMILLE

- *C'est que j'ai pris la place de Mademoiselle Gésua qui nous a quitté ... mais je n'ai pas sa belle prestance !*

Elles se regardent un moment en silence. Puis timidement la jeune sœur offre un chapelet à Camille. Camille le prend d'un geste mécanique.

LA SŒUR (timidement)

- *Tenez ! Prenez ce chapelet, je l'ai confectionné pour vous avec des graines grises, des « larmes de Job ».*

Camille le prend machinalement et le conserve dans sa main.

Camille et la jeune sœur se séparent en échangeant un sourire. Au même moment, la petite troupe du théâtre arrive. Une religieuse la conduit et demande à Camille :

LA RELIGIEUSE

- *Mademoiselle Claudel, voudriez-vous m'aider à raccompagner ces demoiselles dans leurs quartiers respectifs ?*

Camille accepte. Elle prend par le bras la femme toujours déguisée en homme.

48. EXTERIEUR JOUR. PARVIS. APRES MIDI.

Le groupe de femmes emprunte la longue allée principale. Un long mur longe l'esplanade. Au milieu, une porte. Le groupe s'arrête devant.

49. EXTERIEUR JOUR. JARDINS ASILE COMMUN. APRES MIDI.

La religieuse sort son trousseau de clés et ouvre la porte. Elle entraîne tout le monde dans un vaste parc arboré ceint de hauts murs. Camille suit le mouvement et laisse sa protégée avec les autres femmes. Ce bâtiment est réservé aux aliénées du régime commun.

Camille et la religieuse regardent les malheureuses qui rejoignent comme un troupeau docile un grand pavillon au fond du parc.

LA SŒUR

- Merci Mademoiselle... Je vous raccompagne.

La religieuse entraîne délicatement Camille à rebrousser chemin et referme la porte à clé derrière elle avec un doux sourire, plein de bonté.

Camille marche seule dans l'allée. Le visage bouleversé par ce qu'elle vient de voir, son amour propre mis à mal, elle regagne son pensionnat.

50. INTERIEUR JOUR. CHAMBRE. APRES MIDI.

Camille se réfugie dans sa chambre.

Elle égraine le chapelet entre ses doigts et regarde à travers les barreaux de sa fenêtre. Elle contemple le petit verger en contre bas.

Sous ses yeux, une religieuse courbée sur le sol, plante des graines, quand fatiguée, elle s'assoupit un moment, à genoux.

Les yeux fixes, Camille détaille les faits et gestes de la sœur pendant un long moment. L'intensité avec laquelle elle observe tous les moindres mouvements de chacun la distrait de son oisiveté.

51. EXTERIEUR NUIT. ROUTE DE CAMPAGNE.

La nuit est illuminée d'étoiles. Dans la campagne méridionale, une automobile est garée au bord d'une route de terre. La chaîne des Alpilles se découpe dans le clair de lune.

Un homme élégant, se tient un genou fléchi sur l'herbe du bas côté. Les yeux au ciel, de la main, il fait un signe de croix.

C'est Paul Claudel.

PAUL

- Amen, au Nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, je suis prêt, c'est moi !

Il se courbe et continue sa prière.

PAUL

- Mon Dieu, je suis ressuscité et je suis encore avec Toi.

Je dormais et j'étais couché ainsi qu'un mort dans la nuit ; Dieu dit « que la lumière soit ! », et je me suis réveillé comme on pousse un cri !

J'ai surgi et je me suis réveillé. Je suis debout et je commence ! Avec le jour qui commence ! Mon Père qui m'avez engendré avant l'aurore, je me place dans Votre Présence.

Dieu qui êtes Un seul en Trois Personnes, Relations sur qui le Christ est en croix, Verbe en qui tout est Parole, ce que Vous dites, je le crois.

Vous êtes la Parole donnée et clouée de clous de fer, le Titre en qui j'ai mon espoir, je le fais de mes deux bras ouverts !

Je suis le doigt sur Votre Plaie, je suis la main à Votre Cœur même, Vous qui êtes le Tout Puissant, Vous ne pouvez m'empêcher que je Vous aime.

Paul se recueille encore un instant, puis se redresse dans le silence revenu. Il retourne à son véhicule et démarre. La route descend vers un village dans la pénombre de la plaine. Les rayons de lune argentent les feuillages d'oliviers, les cyprès, et les ifs. On entend le bruissement du vent dans les arbres.

52. EXTERIEUR NUIT. PANNEAU.

Panneau indicateur: Villeneuve-Les-Avignon.

53. EXTERIEUR NUIT. PRIEURÉ.

L'auto de Paul est garée devant un prieuré. En haut du bâtiment, une lampe brille à l'embrasement d'une fenêtre.

54. INTERIEUR NUIT. CHAMBRE PRIEURÉ.

Dans une petite chambre, Paul Claudel, torse nu est assis à une table. Il écrit sur une feuille blanche.

PAUL(à mi-voix)

- ... Sachez qu'une personne dont je suis proche a commis le même crime que vous et qu'elle expie depuis deux ans dans une maison de santé. Tuer un enfant dans une âme immortelle c'est horrible. Comment pouvez vous vivre et respirer avec un tel crime sur la conscience !

Il marque une pause et réfléchit. Tendü par la dureté et l'intransigeance de ses mots, il porte la main à son front, le visage crispé. Il repousse la feuille et se met à écrire dans un cahier ouvert à portée de sa main.

PAUL(à mi-voix)

- Couché au Prieuré de Villeneuve-lès-Avignon, visite tout à l'heure à ma pauvre sœur Camille, à Montdevergues ... Dans le fond, je suis persuadé que comme la plupart des cas dits de folie, le sien est une véritable possession. Il est bien curieux en tout cas que les deux formes presque uniques soit l'orgueil et la terreur, délire des grandeurs et délire de persécution. Ça été une grande artiste et son orgueil, et son mépris du prochain, étaient sans limites. Cela s'est encore exagéré avec l'âge et le malheur... J'ai tout à fait le tempérament de ma sœur, quoique un peu plus mou et révésséur et sans la grâce de Dieu mon histoire aurait été la sienne ou pire encore. Est-il possible de l'exorciser à distance ?

Paul se redresse. Il examine lentement et attentivement le lent relâchement de ses muscles tendus et veinés à l'intérieur de son buste et de ses bras.

Puis il se résout à revenir à ses écrits puis il note ses mots:

- ... *Dieu me dit non à mon entrée au noviciat des Bénédictins ...*

L'air concentré, il réfléchit puis il formule gravement la suite:

- ...*Si j'avais été vraiment un saint ou un héros, qui sait si je n'aurais pas passé outre à cette défense de Dieu, et si malgré tout je n'aurais pas pu être véritablement un saint ?*

Paul Claudel, à nouveau, regarde son torse et médite longuement cette ultime interrogation qu'il vient de retranscrire dans son journal.

SAMEDI

55. EXTERIEUR JOUR. EGLISE. MATIN.

L'aube se lève.

L'église du village est fermée.

Paul Claudel est debout sur le chemin de ronde de l'édifice, le visage préoccupé. La tension de son corps exprime sa nervosité.

Derrière lui, un prêtre en soutane, arrive à vive allure. Il s'arrête à sa hauteur. Ensemble, ils marchent et conversent à bâtons rompus.

PAUL

- ... (Ces longues promenades sont pour moi une véritable purge nerveuse)... J'avais complètement oublié la religion et j'étais à son égard d'une ignorance de sauvage.. La première lueur de vérité me fût donnée par la rencontre des livres qu'un grand poète, à qui je dois une éternelle reconnaissance, et qui a eu dans la formation de ma pensée, une part prépondérante, Arthur Rimbaud. La lecture des « Illuminations », puis quelques mois après, d'« Une saison en enfer », fût pour moi un événement capital. Pour la première fois, ces livres ouvraient une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique sur surnaturel. Mais mon état habituel d'asphyxie et de désespoir restait le même.

Tel était le malheureux enfant qui, le 25 décembre 1886, se rendit à Notre-Dame de Paris pour y suivre les offices de Noël. Je commençais alors à écrire et il me semblait que dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents.

C'est dans ces dispositions que, coudoyé et bousculé par la foule, j'assistai avec un plaisir médiocre, à la grand'messe. Puis n'ayant rien de mieux à faire, je revins aux vêpres. Les enfants de la maîtrise

en robes blanches et les élèves du petit séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet qui les assistaient, étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le Magnificat. J'étais moi-même debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur à droite du côté de la sacristie.

Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fût touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable.

Paul s'interrompt, haletant.

Enfin il reprend le souffle court:

PAUL

- ... Je ne me suis pas fait chrétien pour jouir plus ou moins du sentiment religieux, d'une espèce de volupté mystique. J'ai toujours eu horreur de ça. Ce n'est pas pour ça que je me suis fait chrétien. Je me suis fait chrétien par obéissance et par intérêt, pour savoir ce qu'on attendait de moi mais je n'ai jamais eu l'idée de jouir de Dieu, d'en tirer une jouissance ou un plaisir quelconque. J'aurai considéré ça comme assez vil, n'est ce pas ?

Mutique, le prêtre acquiesce, sonné par ces mots.

PAUL

- ... Il m'a semblé que Dieu prenait solennellement séance dans mon cœur, me rappelait ses bienfaits passés, m'indiquait ma vocation qui est de le faire connaître, et pour cela m'invitait à une connaissance plus intime et plus profonde de lui-même.

Le religieux, à qui le poète vient de révéler à cet instant son élection par le Seigneur en reste littéralement bouche bée, presque flatté d'avoir été choisi par Paul Claudel pour recevoir son message.

En silence, les deux hommes reprennent leur marche. Ils s'arrêtent devant l'automobile de Paul garée près du prieuré.

LE PRETRE(*avec douceur*)

- *Monsieur Claudel, nous attendons de vous la sainteté.*

Paul Claudel ne répond pas. Il lui sourit mystérieusement.

L'automobile du Saint quitte le village.

Le prêtre la regarde s'éloigner longtemps. Dans son regard insensé perce d'abord une joie d'enfant qui s'efface jusqu'à laisser transparaître la noirceur de son âme.

56. INTERIEUR JOUR. CHAPELLE. MATIN.

Dans la chapelle de l'asile de Montdevergues, à son heure habituelle, Camille est à genoux sur le prie-Dieu, les yeux rivés sur la clarté d'un vitrail qui filtre la lumière matinale.

Son missel ouvert devant elle, elle récite tout bas des ave maria en latin.

CAMILLE

- Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui Jesus. Sancta Maria mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc, et in hora mortis nostrae. Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui Jesus. Sancta Maria mater dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc, et in hora mortis nostrae....

Camille s'arrête net, quitte sa place et sort de l'enceinte du lieu pour se rendre sur la cour extérieure, dans la vive lumière du jour.

57.EXTERIEUR JOUR. PARVIS CHAPELLE. MATIN.

Robuste et ragaillardie, elle est soudainement saisie d'un rire qui lui brosse tous les traits et dure nerveusement tandis qu'elle regarde au loin vers le portail de l'entrée principale au bout de la grande allée déserte.

L'anticipation de la proche venue de son frère la transporte d'une joie si intense qu'elle ne peut la contrôler.

L'excitation de cette visite qu'elle a si souvent imaginée et espérée, fait briller de mille éclats ses yeux.

Camille se ressaisit quand elle réalise que son frère ne viendra que l'après midi.

Une sœur s'approche d'elle.

LA SŒUR

- *Vous semblez bien joyeuse aujourd'hui, Mademoiselle Claudel.*

La religieuse pose légèrement sa main sur le bras de Camille. Elle lui adresse un sourire charitable, puis entre dans la chapelle. Camille regagne le pensionnat et disparaît.

58. INTERIEUR JOUR. CLOITRE/ ESCALIERS- APRES MIDI.

La jeune demeurée, si liée à Camille, traverse à vive allure la galerie du cloître, monte quatre à quatre l'escalier et file à l'étage supérieur.

59. INTERIEUR JOUR. CHAMBRE CAMILLE. APRES MIDI.

Elle se précipite dans la chambre de Camille en train d'écrire à sa table.

Elle crie :

LA JEUNE DEMEUREE (*en claironnant*)

- *AU SALON ! AU SALON!*

Camille comprend que son visiteur tant attendu est enfin arrivé. Une religieuse accourt alarmée par ce vacarme et entraîne la jeune demeurée par le bras. Sans attendre, Camille se précipite.

**60. INTERIEUR JOUR. COULOIR/ ESCALIER/ CLOITRE.
APRES MIDI.**

Camille parcourt à toute allure et en sens inverse le trajet de la jeune pensionnaire jusqu'au salon.

61. INTERIEUR JOUR. SALON. APRES MIDI.

CAMILLE

- Mon petit Paul !

Camille se jette dans les bras de son jeune frère et le serre de toutes ses forces redisant son nom. Paul, mal à l'aise, reste droit.

Elle fond en larmes, submergée par l'émotion sans desserrer son étreinte. Sa poitrine se soulève sous les battements affolés de son cœur. Toute la souffrance de sa longue attente transparait dans son attitude. Ses épaules ploient sous le poids de sa douleur. Oppressée de solitude, elle reporte sur son frère toutes les marques de son amour inassouvi.

Camille s'agrippe toujours à lui. Paul, mortifié dans sa pudeur, ne peut contenir sa gêne sous les effusions de sa soeur.

Dans le salon des dames, le silence est seulement troublé par les sanglots de Camille.

Pour couper court à ses débordements trop humains, Paul dit alors :

PAUL

- *Camille !...*

Avec un très léger mouvement de recul, Paul tente de se dégager de l'emprise de sa sœur.

Soudain le cri d'une pensionnaire retentit dans l'atmosphère pesante du salon des dames.

Camille reprend brusquement ses esprits .

CAMILLE (*énervée et volubile*)

- *Tout cela crie, chante, gueule à tue-tête du soir au matin. Ce sont des créatures que leurs parents ne peuvent pas supporter tellement elles sont désagréables et nuisibles... Et comment se fait-il que moi, je sois forcée de le supporter ? ... Sans compter les ennuis qui résultent d'une telle promiscuité. Ça rit, ça pleurniche, ça raconte des histoires à n'en plus finir avec des détails qui se perdent les uns dans les autres ! Que cela est ennuyeux d'être au milieu de tout cela, il faut me retirer de ce milieu où je suis séquestrée ! Je réclame la liberté à grands cris ! A plusieurs reprises, je te l'ai écrit autrefois, ils ont essayé de m'empoisonner ...*

PAUL

- *Camille !!!*

Paul coupe court à la discussion et s'écarte de sa sœur. Il se poste devant une fenêtre, mécontent des récriminations violentes de sa sœur que lorsqu'ils se querellaient enfants.

PAUL

- *Que crois-tu ? Que faisons-nous, maman, ta sœur et moi ? Si ce n'est ici à t'octroyer les meilleurs soins, te régler la meilleure pension alors que notre pays est en guerre et tous sens dessus dessous !*

CAMILLE

- *Tu es injuste ...*

PAUL

- *Camille, je ne pourrais cesser d'être injuste qu'en cessant d'être sincère !*

Camille se reprend et change de ton.

CAMILLE (*sur un ton monocorde*)

- *... Oui.. J'ai appris que tu avais envoyé une certaine somme d'argent à Monsieur le Directeur pour améliorer mon sort dans la mesure du possible... Tu as bien fait d'avoir confiance en Monsieur le Directeur, car c'est un homme qui a une grande réputation d'honnêteté et, en même temps, il a une grande bienveillance à mon égard... Tout autant que les sœurs... Tu peux être sûr que dans tous les cas, il fera tout ce qu'il pourra pour moi et toi-même je suis sûre que ton intention est de me soulager tu fais de bien gros sacrifices pour moi ce qui est d'autant plus méritoire de ta part que tu as des charges extraordinaires de tous les côtés. Quatre enfants et que de frais de voyages que d'hôtels à payer.*

Je me suis demandé souvent comment tu peux en venir à bout. Il faut que tu aies la tête solide pour gouverner les choses avec tant d'intelligence et d'en venir à bout de triompher de toutes les difficultés. Ce n'est pas moi qui serais capable d'une chose pareille !

Ton intention est bonne et aussi celle de Monsieur le Directeur mais dans une maison de fous ces choses sont bien difficiles à obtenir et les changements sont bien difficiles à faire même si on le veut il est bien difficile de créer un état de choses supportable. Il y a des règlements établis, il y a une manière de vivre adaptée pour aller contre les usages c'est extrêmement difficile. Il s'agit de tenir en respect toute sorte de créatures énervées, violentes, criardes, menaçantes. Il faut pour cela un ordre très sévère même dur à l'occasion, autrement on n'en viendrait pas à bout. Que c'est ennuyeux d'être au milieu de tout cela, je donnerai 100.000 Francs si je les avais pour sortir tout de suite.

Mon rêve serait de regagner Villeneuve et ne plus bouger, j'aimerais mieux une grange à Villeneuve qu'une place de première pensionnaire ici...

Les premières ne sont pas mieux que les troisièmes. C'est exactement la même chose surtout pour moi qui ne vis que de mon régime ; il est donc inutile d'augmenter les frais à ce point. L'argent que tu m'as envoyé pourrait servir à payer la troisième classe.

Ce n'est pas sans regret que je te vois dépenser ton argent dans une maison d'aliénés. De l'argent qui pourrait m'être utile pour faire de belles œuvres et vivre agréablement ! Quel malheur ! J'en pleurerais. Arrange toi avec Monsieur le Directeur pour me mettre en troisième classe ou alors retire moi tout de suite d'ici ce qui serait beaucoup mieux.

Quel bonheur si je pouvais me retrouver à Villeneuve ! Ce joli Villeneuve qui n'a rien de pareil sur la terre ! Chaque fois que j'écris à maman de me reprendre à Villeneuve, elle me répond que sa maison est train de fondre, c'est curieux à tous les points de vue. Cependant j'ai hâte de quitter cet endroit.

Plus ça va et plus c'est dur ! Il arrive tout le temps de nouvelles pensionnaires on est les uns sur les autres, comme on dit à Villeneuve c'est à croire que tout le monde devient fou.

Je ne sais pas si tu as l'intention de me laisser là mais c'est bien cruel pour moi ! ... Il est fort probable que tu n'auras pas le temps de t'occuper de moi, on s'arrangera pour t'envoyer encore à l'étranger faire des conférences. On saura t'éloigner de Paris et de moi surtout j'ai bien peu de chances de vous toucher. Le départ d'ici est la seule chose que je souhaite aucune modification ne peut me rendre heureuse ici, il n'y a rien de bien possible. Nous avons eu un hiver terrible ici, du mistral sans arrêter pendant six mois, l'océan glacial arctique n'est rien à côté de ça ! Dire qu'on est si bien à Paris et qu'il faut y renoncer pour des lubies que vous avez dans la tête.

J'ai entendu dire que Reine avait été très malade et qu'elle avait subi une opération douloureuse. Espérons qu'elle va mieux à présente. Il paraît que Louise aussi a été bien malade, tout cela m'a fait trembler. Surtout s'il arrive quelque malheur, ne m'abandonne pas ici toute seule et ne fais rien sans me consulter. Etant donné que je connais les mœurs de cet établissement c'est moi qui sais ce qu'il me faut. Heureusement que j'ai la protection du docteur et celle de Monsieur le Directeur.

Ne prends pas ce que je dis en mauvaise part... Tu devrais décider Maman à faire le voyage, je serais bien heureuse de la voir encore une fois. En prenant le rapide, ce n'est pas si fatiguant qu'on le dit ; elle pourrait bien faire cela pour moi malgré son grand âge. Ta femme n'a pas voulu me voir, ni les autres. Je n'espère plus les revoir ...

Cela fait trois ans, Paul, que Rodin et les marchands d'objets d'art m'ont envoyé faire pénitence dans les asiles d'aliénés.

Camille se crispe et reprend, sans regarder Paul qui se tien à l'écart, elle a les yeux écarquillés.

- *Après s'être emparés de l'œuvre de toute ma vie, en se servant de Berthelot pour exécuter leur sinistre projet, ils me font faire les années de prison qu'ils auraient si bien méritées eux-mêmes. Berthelot n'est qu'un agent dont on se servait pour tenir en respect et t'employer à exécuter ce coup d'audace qui a réussi à leur grâce à ta crédulité et à celle de maman et de Louise. N'oublie pas que la femme de Berthelot est un ancien modèle de Rodin : tu vois maintenant la combinaison dont j'étais l'objet. C'est beau ! Tous ces millionnaires qui se jettent sur une artiste sans défense ! car les messieurs qui ont collaboré à cette belle action sont tous plus de quarante fois millionnaires. Il paraît que mon pauvre atelier – quelques pauvres meubles, quelques outils forgés par moi-même, mon pauvre petit ménage – excitait encore leur convoitise ! L'imagination, le sentiment, le nouveau, l'imprévu qui sort d'un esprit développé étant chose fermée pour eux, têtes bouchées, nerveux, obtus, éternellement fermés à la lumière, il leur faut quelqu'un pour la leur fournir. Ils le disaient : « nous nous servons d'une belle hallucinée pour trouver nos sujets ». Il y en a au moins qui auraient la reconnaissance du ventre et qui sauraient donner quelques compensations à la pauvre femme qu'ils ont dépouillée de son génie. Non une maison d'aliénés ! Pas même le droit d'avoir un chez moi ! ... Parce qu'il faut que je reste à leur discrétion ! C'est l'exploitation de la femme, l'écrasement de l'artiste à qui l'on veut faire suer jusqu'au sang. Il paraît que le principal bénéficiaire de mon atelier est le sieur Hébrard éditeur d'art rue Royale. C'est là que ce sont engouffrés toutes mes esquisses, plus de 300. Il paraît déjà quelques années avant mon départ de Paris , les esquisses que je faisais à Villeneuve filaient chez lui à mesure (par quel miracle ? Dieu seul le sait). J'en ai retrouvé chez lui édité en bronze et signé par d'autres artistes ; c'est réellement trop fort !... et me condamner à la prison perpétuelle pour que je ne réclame pas !*

Tout cela au fond sort du cerveau diabolique de Rodin. Il n'avait qu'une idée c'est que lui étant mort je prenne mon essor comme artiste et que je devienne plus que lui ; il fallait qu'il arrive à me tenir dans ses griffes après sa mort comme pendant sa vie. Il fallait que je sois malheureuse lui mort comme vivant. Il a réussi en tous points car pour être malheureuse je le suis ! Cela ne peut pas te déranger beaucoup mais je le suis !

On fait semblant de temps en temps d'adoucir mon sort, mais cela ne dure pas, c'est de la frime !

Je suis séquestrée.

Je m'ennuie bien de cet esclavage. Je voudrais bien être chez moi et bien fermer ma porte. Je ne sais pas si je pourrais réaliser ce rêve, être chez moi !

Tu me dis, Dieu a pitié des affligés, Dieu est bon etc etc... Parlons-en de ton Dieu qui laisse pourrir une innocente au fond d'un asile. Je ne sais pas ce qui me retiens de...

Paul s'exclame :

PAUL

- ...Dieu?

Paul laisse libre cours à sa colère.

PAUL

... Mais Dieu permet l'expérience, Camille... il retire sa main... il nous laisse tomber dans le péché pour vérifier ses secrets de sa sagesse... secrets dont notre raison hésitante et perplexe n'avait pas suffi à nous convaincre ...

Camille reste muette. Paul se calme et réfléchit, les yeux rivés vers la lumière qui filtre à travers le rideau de la fenêtre.

PAUL

- Il n'y a rien sur la terre qui ne soit comme la traduction concrète ou déformée du sens qui est dans le ciel.

Dieu est partout. Il est dans les phénomènes naturels, qui tous signifient quelque chose de lui. Il est aussi dans tous les sentiments humains, dans tous les actes humains. Il n'y en a pas un seul dans lequel il ne soit pas intéressé, qui ne le regarde, qui n'ait rapport à lui, et cela aussi les bons que les mauvais. Tout est parabole, tout signifie l'infinie complexité des rapports des créatures avec leur Créateur.

Sourde au propos de Paul, Camille ne réagit pas, toujours plongée dans ses pensées. Sans répondre à Paul, elle continue :

CAMILLE

- En réalité, on voudrait me forcer à faire de la sculpture ici, voyant qu'on n'y arrive pas, on m'impose toutes sortes d'ennuis. Cela ne me décidera pas au contraire. Promets moi de t'occuper de moi et de ne pas me laisser dans un pareil abandon. On m'enverrait en Sibérie que rien ne m'étonnerait.

PAUL

- Depuis 20 ans, chaque matin, chaque soir, je prie pour toi.

CAMILLE (continuant dans sa rage)

- Je suis toujours malade du poison que j'ai dans le sang, j'ai le corps brûlé ; c'est le huguenot Rodin qui me fait distribuer la dose car il espère hériter de mon atelier ...

Paul regarde sa sœur.

PAUL

- *Je vais te laisser Camille !*

CAMILLE

- *Oui Paul alors peut être la guerre finie, je rentrerai parmi vous ?*

Sourd à ces dernières paroles, Paul ne répond pas et embrasse sa sœur. Il prend le chemin du départ comme s'il s'enfuyait.

62. INTERIEUR JOUR. CLOITRE. APRES MIDI.

Camille suit son frère et l'accompagne jusqu'à la galerie du cloître. Elle le laisse là, avec les manières d'une hôtesse qui a reçu dignement son visiteur, sa colère disparue.

CAMILLE

- *Je vais là m'asseoir un peu à la lumière dans le jardin. J'y suis fort tranquille.*

Paul fixe sa sœur le regard mauvais, plein de ressentiment devant la noble attitude de Camille, son aînée.

Les traits de son visage se durcissent, se tordent sous la culpabilité de son indifférence face au sort et au destin de Camille.

Il s'incline avec froideur et se retourne. Il remarque dans la galerie une vieille gâteuse qui monologue doucement en anglais. Puis il part.

63. EXTERIEUR JOUR. ALLÉE PRINCIPALE. APRES MIDI.

Dans l'allée principale, des religieuses passent avec leurs malades. Paul médite à pas lents, le docteur à ses côtés. Un temps de silence. Puis Paul:

PAUL(*la voix grave*)

- *Quelle affreuse tristesse de ces âmes en peines et de ces esprits déchus... Pour aimer l'humanité, il faut la voir de loin.*

Le docteur semble ne pas comprendre et sourit.

Paul, la tête basse, les yeux au sol reste un instant silencieux. Puis il dit:

PAUL

- *Il n'y a pas de pire métier que l'art. Le génie se paye ! Quelle vie ! Quel drame ! ... La vocation artistique, docteur, est une vocation excessivement dangereuse et à laquelle très peu de gens sont capables de résister. L'art s'adresse à des facultés de l'esprit particulièrement périlleuses, à l'imagination et à la sensibilité, qui peuvent facilement arriver à détraquer l'équilibre et à entraîner une vie peu d'aplomb ...*

Paul marque une pause.

PAUL

- ...A trente ans, elle s'est aperçue que Rodin ne voulait pas l'épouser, tout s'est écroulé autour d'elle et sa raison n'a pas résisté... Ce fût la fin de sa vie consciente...

Le docteur approuve avec un signe de tête.

LE DOCTEUR

- Oui... Mademoiselle votre sœur reste toujours très persécutée... toujours cette crainte d'être empoisonnée ...

Paul se ramasse de tous ses membres et avec force, lâche:

PAUL

- ... Moi, j'ai abouti à un résultat. Elle, elle n'a abouti à rien ! Elle a abouti à un échec complet... Elle dans la misère moi dans l'affluence... Si elle était chrétienne, il n'y aurait pas lieu de s'affliger. Avec tout son génie, la vie a été pleine pour elle de tant de déboires et de dégoûts ...

Le docteur très attentif, acquiesce d'abord à ses propos puis tempère:

LE DOCTEUR

- Mademoiselle Claudel est aussi calme, docile... elle s'ennuie beaucoup. Elle dit qu'elle est loin de sa famille et désirerait se rapprocher de Paris, tout en voulant vivre seule à la campagne. Bien que ses idées délirantes de persécution ne soient pas déproouvées, elles sont atténuées et Mademoiselle Claudel ne paraissant plus susceptible

de réactions violentes, dangereuses, ne serait-il pas possible d'essayer de la satisfaire dans une certaine mesure.

Paul n'écoute plus. Il conclut:

PAUL

- Peut-être que ce temps de souffrances passé ici lui vaudra un séjour meilleur.

64. EXTERIEUR JOUR. ENTREE ASILE. APRES MIDI.

Parvenu à son automobile, Paul salue civilement le docteur.

PAUL

- Je vous remercie Docteur, comme tout le personnel dévoué du pensionnat, pour ce que vous faites...

Il s'installe au volant et s'en va.

65. INTERIEUR/ EXTERIEUR JOUR. AUTO PAUL. CAMPAGNE. APRES MIDI.

Paul roule à travers les collines au milieu des vignes et des noyers. Les yeux rivés sur le paysage, comme hanté par la visite à sa sœur, il entreprend son examen de conscience.

Accablé par les remords, il se met à pleurer.

Pleurs sur le désir sincère de sainteté, en dépit de cette croix ultime qu'était sa sœur et qu'il ne savait porter.

Il efface une larme qui coule sur sa joue.
Puis il recompose sur son visage le masque solennel d'une belle figure, seulement pour lui-même.

66. EXTERIEUR JOUR. GRAND JARDIN. APRES MIDI.

La fin de l'hiver semble proche.
Souriant à peine face au grand jardin immobile, assise sur une chaise, contre le mur du pensionnat, Camille semble bien.
Comblée par la visite de Paul, elle reprend sa posture habituelle et sa contemplation de l'ordinaire devant elle.

CARTON

Camille Claudel passera encore les 29 dernières années de sa vie dans le pensionnat de cet asile et y mourra le 19 octobre 1943, à l'âge de 79 ans.

FIN